

L'EMPIRE ROMAIN FIGURE DE L'UNIVERSEL DANS MÉMOIRES D'HADRIEN

par Rémy POIGNAULT (Tours)

L'Empire romain, s'étendant des colonnes d'Hercule au Tigre et à l'Euphrate, du Rhin au désert africain, s'assimile volontiers à l'univers habité. Un écrivain, sans doute contemporain de l'empereur Hadrien, Florus, exalte ainsi l'universalisme romain : “[Le peuple romain] a porté si loin ses armes sur la terre qu'à lire ses exploits, on apprend l'histoire non d'un seul peuple, mais du genre humain”^[1]. De même Suétone est tenté d'établir une équivalence entre Rome et le monde habité : le “peuple romain, je dirai même [...] l'humanité tout entière”^[2] ; Plutarque, quant à lui, compare la formation de l'Empire romain à celle de l'univers^[3]. Mais l'Empire est marqué par un “dilemme” : doit-il se lancer dans une “expansion indéfinie et fragile” ou se contenter d'une “romanisation limitée et contrôlée”^[4] ? Si Jupiter révèle à Vénus dans l'*Énéide* le sort des descendants des Troyens en disant : “À ceux-là ni borne dans l'espace ni durée définie je ne fixe : je leur ai donné un empire sans fin”^[5], Auguste dans son testament a, selon Tacite, “ajouté le conseil de contenir l'Empire dans ses frontières actuelles, peut-être par crainte, peut-être aussi par jalousie”^[6]. Trajan par sa politique de conquêtes représente le désir d'étendre la domination romaine sur des territoires civilisés qui constituent un

[1] FLORUS, *Tableau de l'histoire du peuple romain*, I, *Préf.*, 2 : “*Ita late per orbem terrarum arma circumtulit, ut qui res illius legunt non unius populi, sed generis humani facta condiscant*”, traduction de P. JAL, Les Belles Lettres.

[2] SUÉTONE, *Caligula*, XIII, 1 : “*populum Romanum, uel dicam hominum genus*”, traduction de H. AILLOUD, Les Belles Lettres. POLYBE, *Histoire*, I, 1, constatait déjà que “[...]l'État romain a pu, chose sans précédent, étendre sa domination à presque toute la terre habitée[...]”, traduction de D. ROUSSEL, Gallimard. Dans la *Rhétorique à Herennius*, IV, 13, Rome est dite *imperium orbis terrae*, empire reconnu par toutes les nations, tous les rois et tous les peuples. Pour AMMIEN MARCELLIN, 14, 6, 6, Rome est acceptée comme *domina* et *regina* par toutes les parties du monde.

[3] PLUTARQUE, *La Fortune des Romains*, 316E-317A. Il montre aussi que Rome contient toutes les richesses de l'univers, *ibid.*, 318A-B, 325E.

[4] J.-M. ANDRÉ, “La conception de l'État et de l'Empire dans la pensée gréco-romaine des deux premiers siècles de notre ère”, *ANRW*, II, 30.1, 1982, p. 57.

danger potentiel pour Rome^[7] : la Dacie et le royaume des Parthes ; Hadrien, au contraire, veut revenir à une politique de consolidation de l'Empire à l'intérieur de frontières plus étroites, dans la lignée d'Auguste, et, pour ce faire, il abandonne certains territoires que les armes de Trajan avaient conquis, mais qu'il était difficile de conserver^[8]. Dans la pensée politique de l'Empire, si l'on exalte le rôle de Rome et de l'Italie destinées à gouverner l'univers^[9], "l'idée d'une délimitation de l'*imperium* constitue une constante"^[10]. L'aspiration à l'universel de l'impérialisme romain, confrontée au réalisme, ne peut prendre corps que dans un espace qui, pour être immense, n'en est pas moins limité.

Dans *Mémoires d'Hadrien* le désir d'universalité s'exprime d'abord par la tentation qu'éprouve le prince d'échapper à son monde d'origine pour se fondre dans une réalité plus vaste sinon absolue, mais bien vite il se fait le champion d'un *orbis terrarum* gréco-romain où il s'efforce, à l'intérieur d'un *limes* nettement établi ou renforcé, de donner leur pleine expression aux valeurs de la civilisation gréco-romaine tout en respectant les particularismes locaux ; mais ce principe de gouvernement se heurte à un particularisme irréductible car il prétend lui aussi à l'universel, le judaïsme.

La tentation de l'ailleurs

Marguerite Yourcenar imagine Hadrien jeune tribun militaire dans les légions danubiennes découvrant une contrée totalement différente du bassin méditerranéen, avec sa plaine et son fleuve immenses, qui lui fait percevoir avec une sorte de frisson sacré la nature dans ce qu'elle a de plus authentique et de plus éloigné de toute forme civilisée : "Il m'est arrivé là-bas d'adorer la déesse Terre, comme ici nous adorons la déesse Rome, et je ne parle pas tant de Cérès que d'une divinité plus antique, antérieure même à l'invention

[5] VIRGILE, *Énéide*, I, v. 278-279 : "His ego nec metas rerum nec tempora pono : / *imperium sine fine dedi*", traduction de J. PERRET, Les Belles Lettres.

[6] TACITE, *Annales*, I, 11, 8 : "[...] *addideratque consilium coercendi intra terminos imperii, incertum metu an per invidiam*", traduction de P. GRIMAL, Gallimard.

[7] E. CIZEK, *L'époque de Trajan*, Bucarest-Paris, 1983, p. 288-289.

[8] Sur le pacifisme d'Hadrien, cf., par exemple, *Vita Hadriani*, 5, 1 ; 9, 1-2 ; FRONTON, *Principia Historiae*, 10-11, éd. Haines, II, p. 206-208 ; 8-11, éd. Van den Hout, p. 195-196 ; EUTROPE, *Breviarium*, VIII, 3.

[9] Par exemple, MANILIUS, *Astronomica*, IV, 708 sq. ; PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, XXXVII, 201, cités par J.-M. ANDRÉ, *op. cit.*, p. 57.

[10] J.-M. ANDRÉ, *op. cit.*, p. 57.

des moissons”(p. 321). L'auteur infère ce goût pour les pays barbares, pour “les pays frontières, ceux qui donnent sur un lointain plus sauvage encore”^[11], qui lui appartient aussi, des indications concernant des contrées reculées qu'Arrien adresse au personnage historique dans son *Périple du Pont-Euxin*, d'un vase trouvé à la Villa Adriana représentant un vol de hérons dans un espace désert (“Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien*”, p. 534-535), ou encore des vers que l'empereur écrit en réponse au poète Florus et qui témoignent d'un “sens du monde barbare” (YO, p. 161-162), et, bien entendu, elle s'inspire aussi de ses voyages. Mais voilà qui contraste avec la politique du prince “historique”, caractérisée par une consolidation du *limes* et son “panhellénisme antibarbare”^[12]. Cette tentation de la barbarie n'en est que plus significative dans le récit : Hadrien ne se satisfait pas de l'espace romain, il rêve un moment d'échapper au cercle de cet *orbis terrarum* centré sur la culture gréco-romaine, saisi qu'il est par un appétit juvénile de découverte ; il aspire à une aventure suprême en se délivrant de toute attache culturelle : les boues et les glaces charriées par le Danube (p. 322), quelques objets comme “le grain d'ambre des régions baltiques” (p. 322) ou cette “pierre verte, semi-transparente” dont lui fit présent un négociant à Odessos (p. 323) sont pour lui autant d'incitations au voyage. Il voudrait embrasser par une connaissance directe toute l'étendue de l'univers, comme Zénon voudra faire “au moins le tour de sa prison”^[13] : “J'envie ceux qui réussiront à faire le tour des deux cent cinquante mille stades grecs si bien calculés par Ératosthène, et dont le parcours nous ramènerait à notre point de départ” (p. 323) ; le globe terrestre plutôt que l'étroitesse du monde romain ; de même Hadrien rêve d'un état de nature qui puisse lui donner une perception innocente et absolue de l'univers : “Être seul, sans biens, sans prestiges, sans aucun des bénéfices d'une culture, s'exposer au milieu d'hommes neufs et parmi des hasards vierges ...” (p. 323). Impossible virginité : ce n'est là qu'un “rêve monstrueux” (p. 323), qui témoigne, certes, d'une aspiration à une connaissance universelle, à une ouverture à toutes les formes de cultures ; mais Hadrien revient vite à sa culture d'origine, dont son être est indissociable. Cette fascination d'une altérité radicale trouvera une expression atténuée dans la propension d'Hadrien à entrer dans le personnage de ses

[11] *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 324. Nous désignerons désormais cet ouvrage par l'abréviation YO.

[12] J. BEAUJEU, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire*, I, Paris, Les Belles Lettres, 1955, p. 258-259.

[13] *L'Œuvre au Noir*, p. 564.

interlocuteurs (p. 311, 396) et à s'assimiler même aux ennemis qu'il combat (p. 327), comme également dans les voyages qu'il effectuera à l'intérieur de l'Empire.

Le désir d'universel ne concerne pas seulement la diversité humaine sur l'ensemble de la terre ou l'infinie variété des paysages, Hadrien voudrait aussi dépasser le cadre même de l'humain et effacer jusqu'aux frontières entre les différents règnes de la nature ; il s'établit une connivence avec les animaux : "Même ici, à Tibur, l'ébrouement soudain d'un cerf sous les feuilles suffit pourtant à faire tressaillir en moi un instinct plus ancien que tous les autres, et par la grâce duquel je me sens guépard aussi bien qu'empereur" (p. 289). Il atteint même une forme de communion universelle : "J'ai cru, et dans mes bons moments je crois encore, qu'il serait possible de partager de la sorte l'existence de tous, et cette sympathie serait l'une des espèces les moins révocables de l'immortalité. Il y eut des moments où cette compréhension s'efforça de dépasser l'humain, alla du nageur à la vague" (p. 291)^[14]. Hadrien rejoint ici la notion stoïcienne de sympathie universelle, qui met l'accent sur la continuité de la nature : "une est la matière universelle, bien qu'elle se divise en une infinité de corps individuels", dira Marc Aurèle^[15] ; Hadrien annonce aussi l'attitude de Nathanaël vivant ses derniers temps et mourant au seul contact de la nature.

Le prince connaîtra encore des moments privilégiés où il aura le sentiment de ne faire qu'un en toute plénitude avec le cosmos et de s'affranchir par là même des limites temporelles : ainsi, par exemple, de son "extase [...] lucide" dans le désert de Syrie (p. 403)^[16].

Universel et *limes*

Hadrien toutefois, après son mirage danubien, dont il reconnaît qu'il appartient, comme son sentiment de sympathie universelle, au domaine du songe (p. 323, 291), fixe l'universel surtout dans l'Empire romain. Il peut être tenté parfois, à son corps défendant même, par

[14] Cf. aussi *Mémoires d'Hadrien*, p. 334 : "dans ses meilleurs moments il [i. e. l'homme] échappe même à l'humain".

[15] *Pensées*, XII, 30, 2 ; traduction de A. I. TRANNOY, *Les Belles Lettres*. Cf. aussi ÉPICTÈTE, *Entretiens*, I, 14.

[16] Cf. M. BOUSSUGES, "Valeur esthétique et valeur mystique de "la nuit dans le désert de Syrie", extrait de *Mémoires d'Hadrien*", *Marguerite Yourcenar et l'art. L'art de Marguerite Yourcenar*, Tours, SIEY, 1990, p. 339-342.

une extension du territoire de l'Empire, quand il se laisse griser par la fièvre guerrière de Trajan à un moment où la victoire semble facile et où Hadrien craint de se couper les allées du pouvoir par ses réticences devant la guerre ; mais ce n'est qu'un éblouissement passager que la réalité de la révolte de l'Orient dissipe bien vite. Là encore, pour qualifier les visées expansionnistes de Trajan, est employé le terme de "songes" – "Par malheur, ces songes étaient beaux" (p. 347) –, expression qui nous renvoie aux séductions de l'illusion. Hadrien établit lui-même un parallèle entre le désir de conquêtes de l'*Optimus princeps* et sa propre envie autrefois de "tout abandonner pour suivre au-delà du Caucase les routes septentrionales vers l'Asie" (p. 347). Pour le conquérant comme pour le voyageur, il s'agit de se réaliser dans l'ailleurs. On comprend dès lors, malgré l'opposition de leurs conceptions en matière de politique extérieure, pourquoi Hadrien éprouve une réelle sympathie pour Trajan lorsque celui-ci est confronté aux bornes que lui impose la réalité à Charax devant les eaux du Golfe Persique : "pour la première fois, l'immensité du monde l'accabla, et le sentiment de l'âge, et celui des limites qui nous enserrèrent tous" (p. 354).

Hadrien, dès son accession, fixe des frontières moins ambitieuses : il renonce à intégrer dans l'Empire romain la Mésopotamie et l'Arménie que Trajan avait conquises, mais qu'il semblait impossible à son successeur de conserver (p. 359)^[17]. C'est à l'intérieur d'un monde nettement circonscrit que l'empereur va œuvrer : il ne cherche plus à embrasser la totalité de l'univers, mais le seul espace romain ; "Rome n'est plus dans Rome : elle doit périr, ou s'égaliser désormais à la moitié du monde" (p. 370) : Hadrien définit ici un impérialisme intelligent qui tient compte de la valeur des provinces, qui ne doivent plus être exploitées par une capitale hégémonique, mais constituer les parties intégrantes d'un tout. Toutefois ce tout ne sera pas la totalité de l'univers, mais "la moitié" seulement. L'empereur prend toute disposition diplomatique et militaire pour protéger le monde gréco-romain, et, en particulier, il développe la politique du *limes* : aux confins de l'Empire il consolide les lignes de défense établies par ses prédécesseurs ou en construit de nouvelles comme le fameux mur qu'il édifia en Bretagne et qui porte son nom^[18]. Le personnage yourcenarien donne même à cette politique une consécration religieuse : "au pied du bastion le plus avancé, je fis ériger un temple

[17] Cf. *Vita Hadriani*, 5, 3 ; 9, 1-2 ; EUTROPE, *Breviarium*, VIII, 3 ; RUFUS FESTUS, 14 et 20 ; SAINT AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, IV, 29.

[18] Cf., par exemple, *Vita Hadriani*, 11, 2 ; 12, 6.

au dieu Terme” (p. 393). À la frontière de la Germanie, ce qu’il aperçoit, c’est un “horizon monotone et noir” (p. 391), qui n’exerce plus sur lui la même fascination que les paysages danubiens, bien qu’on perçoive quelques regrets devant la clôture radicale de tout un univers tragiquement symbolisée par le désastre des légions de Varus : “j’y retrouvais [...] le même monde qui nous est fermé depuis la pointe imprudente qu’y poussèrent les légions d’Auguste, l’océan d’arbres, la réserve d’hommes blancs et blonds” (p. 391). Hadrien se plie aux règles du réalisme politique et accepte cette limitation. Il dit avoir permis aux cités de se passer de murailles, celles-ci étant reportées “le long des forêts germaniques et sur les landes bretonnes” (p. 370) : il rejoint dans sa formulation le rhéteur Aelius Aristide qui, dans l’*Éloge de Rome* qu’il prononcera sous le règne d’Antonin, vantera les mérites du pouvoir romain qui a placé les remparts non autour des villes mais autour de l’Empire, ce qui donne une grande impression de sécurité^[19]. Le but principal du *limes* est de protéger la civilisation contre la barbarie (p. 393)^[20] ; mais alors que l’*Histoire Auguste* présente le mur d’Hadrien uniquement comme une séparation entre barbares et Romains, dans *Mémoires d’Hadrien*, même si son rôle défensif est essentiel, c’est aussi un élément moteur de la romanisation puisqu’il crée des villages et des activités ; de fait, on a pu constater une expansion économique et la naissance de nombreux établissements civils dans les zones de frontières^[21]. Le *limes* joue donc doublement son rôle de protection puisqu’il met l’Empire à l’abri des incursions ennemies, mais encore favorise la romanisation.

L’universel dans l’Empire

Il n’y a pas repli frileux derrière un rempart, mais définition d’une aire immense à l’intérieur de laquelle le prince essaie de mettre en œuvre une politique qui vise à l’universel, et qui ne pourrait

[19] AELIUS ARISTIDE, *Éloge de Rome*, 80.

[20] J. G. CROW, “The function of Hadrian’s Wall and the comparative evidence of late Roman long walls”, *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, III, Stuttgart, 1986, p. 724-729, constate qu’il y a deux théories opposées sur le Mur d’Hadrien chez les historiens : les uns estiment qu’il n’a pas de véritable valeur stratégique et qu’il est conçu pour contrôler les mouvements le long de la frontière en temps de paix et prévenir de petites incursions de pillards ; pour les autres, Hadrien l’a édifié de façon à ce qu’il constitue une solide barrière pour résister si nécessaire à des tentatives d’invasion. L’auteur, comparant le Mur à d’autres ouvrages antiques similaires, se range à cet avis et souligne l’importance chez le *Graeculus* Hadrien du modèle grec du long mur.

[21] E. BIRLEY, *Research on Hadrian’s Wall*, Kendal, Wilson, 1961, p. 273-275.

cependant, faute de moyens suffisants, s'appliquer efficacement à l'ensemble du monde puisque l'Empire s'épuiserait dans des tentatives de conquêtes. Hadrien préfère donc en revenir au conseil adressé par Auguste à ses successeurs.

À l'intérieur de ce champ, le rôle de Rome tel que le conçoit Hadrien est de développer les valeurs de l'hellénisme : une statue datant de l'époque de cet empereur que l'on peut voir actuellement sur l'agora d'Athènes représente sur une cuirasse Athéna debout au-dessus de la louve romaine : le symbole est clair et le personnage yourcenarien l'explicite ici. À la cité grecque parfaite, mais fragile et étroitement limitée, fait suite Rome "plus lourde, plus informe, plus vaguement étalée dans sa plaine au bord de son fleuve" (p. 371) ; topographie urbaine emblématique : "la cité est devenue l'État" (p. 371). C'est donc à Rome qu'il appartient de propager, grâce à son imposante organisation, "la semence d'idées dont la Grèce a fécondé le monde" (p. 371). L'armée joue ce rôle non seulement en garantissant la *Pax Romana*, mais encore parce qu'elle est un élément unificateur, une sorte de creuset des peuples : "j'entendais me servir de ces centres militaires comme d'un levier de civilisation, d'un coin assez solide pour entrer peu à peu là où les instruments plus délicats de la vie civile se fussent émoussés. L'armée devenait un trait d'union entre le peuple de la forêt, de la steppe et du marécage, et l'habitant raffiné des villes, école primaire pour barbares, école d'endurance et de responsabilité pour le Grec lettré ou le jeune chevalier habitué aux aises de Rome" (p. 379). Une administration rigoureuse s'appuyant sur des fonctionnaires compétents contribue au bon fonctionnement de l'Empire, que les voyages du prince permettent aussi de mieux connaître et de mieux gérer (p. 379 sq.)^[22]. Pour Hadrien chaque province a son rôle à jouer dans l'économie générale du système. De fait, les séries monétaires que l'empereur a consacrées aux provinces, de même que les représentations personnifiées de celles-ci provenant du temple qu'Antonin le Pieux érigea en sa mémoire, témoignent de l'intérêt porté par le personnage historique aux provinces. L'Empire ne doit pas écraser les particularités mais les cultiver pour les faire

[22] Pour le souci d'une bonne administration, cf. *Vita Hadriani*, 21, 1 sq. ; AURÉLIUS VICTOR, *Liber de Caesaribus*, 14, 2-3 ; OROSE, *Historiarum liber*, VII, 13 ; *Oracles Sibyllins*, XII, 174 ; *Epitome de Caesaribus*, XIV, 11 ; H.-G. PFLAUM, *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1950. Principales sources littéraires antiques concernant l'importance des voyages : *Vita Hadriani*, 13, 5 ; 23, 1 ; *Vita Aelii*, 2, 1 ; DION CASSIUS, 69, 5, 3 ; 69, 9, 1 ; *Epitome de Caesaribus*, 14, 4-5 ; EUTROPE, VIII, 3 ; FRONTON, *De Feriis Alsiensibus*, 5 (éd. Van den Hout) ; II, 4 (éd. Haines).

participer à l'harmonie de l'ensemble : "cette diversité dans l'unité qui fut mon but impérial" (p. 379). Pour atteindre à l'universel, Rome doit elle-même se mettre à l'écoute des régions et s'adapter : "Des vertus qui suffisaient pour la petite ville des sept collines auraient à s'assouplir, à se diversifier, pour convenir à toute la terre" (p. 371). Le modèle de vie romain, l'architecture des camps et des villes ne constituent pas un carcan uniformisant, mais tiennent compte des réalités locales et sont comme les modulations d'une même tonalité, l'Empire réalisant la synthèse entre l'universel et le particulier (p. 379, 386). Rome doit transcender les particularismes pour apporter au monde les bienfaits de l'harmonie : "Aux corps physiques des nations et des races, aux accidents de la géographie et de l'histoire, aux exigences disparates des dieux ou des ancêtres, nous aurions à jamais superposé, mais sans rien détruire, l'unité d'une conduite humaine, l'empirisme d'une expérience sage" (p. 371-372). L'architecture même des monuments romains d'Hadrien est significative de cet universalisme : le Panthéon emprunte "à la vieille Étrurie", le temple de Vénus et de Rome à la Grèce, le cénotaphe d'Antinoüs à l'Égypte, le Mausolée de l'empereur aux gigantesques constructions orientales (p. 385) – et nous quittons le domaine de l'Empire romain-. Antinoüs même est comme une figure de l'universel, lui qui réunit en son être des éléments qui renvoient à différents peuples dont certains dépassent encore le cadre de l'Empire romain : "la Perse raffinée et la Thrace sauvage s'étaient alliées en Bithynie aux bergers de l'Arcadie antique ; ce profil délicatement arqué rappelait celui des pages d'Osroès ; ce large visage aux pommettes saillantes était celui des cavaliers thraces qui galopent sur les bords du Bosphore, et qui éclatent le soir en chants rauques et tristes" (p. 460)^[23].

Au sein même de l'Empire romain, Hadrien, selon une conception stoïcienne du pouvoir, travaille au bien-être général et s'efforce d'améliorer la condition des gens, y compris les esclaves et les femmes (p. 375 sq.), puisqu'il leur assure certaines protections légales. Il veut ainsi que chacun de ses sujets puisse bénéficier de la *Pax Romana* quel que soit son statut social : l'Empire est alors universel dans la mesure où les valeurs d'humanité et d'équité tendent à s'y appliquer à tous – avec, bien sûr, à l'époque, des restrictions dues aux structures

[23] Cf. aussi *Mémoires d'Hadrien*, p. 405 : "Antinoüs était Grec [...]. Mais l'Asie avait produit sur ce sang un peu âcre l'effet de la goutte de miel qui trouble et parfume un vin pur. Je retrouvais en lui les superstitions d'un disciple d'Apollonius, la foi monarchique d'un sujet oriental du Grand Roi".

de la société, mais une évolution se fait sentir à l'égard de ceux qui ont une condition juridique inférieure. Dans *Mémoires d'Hadrien* le prince souhaite même qu'il y ait au-delà de l'Empire, comme par-delà les catégories sociales à l'intérieur de l'Empire, participation à ses bienfaits : "Je tenais à ce que la plus déshéritée des créatures, l'esclave nettoyant les cloaques des villes, le barbare affamé rôdant aux frontières, eût intérêt à voir durer Rome" (p. 375). Il n'y a pas là seulement calcul politique, mais aussi sens de l'humain. La romanité sort de son cadre géographique et devient comme un foyer irradiant. On est sur la voie qui conduit d'un droit positif au droit naturel affirmant l'universalité des valeurs : l'Empire romain emprunte au stoïcisme "l'idée d'une cité cosmique régie par le droit naturel", selon la formule d'Alain Michel^[24].

Poussé par son désir d'assurer le bonheur du monde dont il est responsable, Hadrien, dans le groupement de chapitres *Tellus stabilita* où il dresse son programme et expose son idéal, voudrait établir une sorte d'accord universel : "Je voulais que l'immense majesté de la paix romaine s'étendît à tous, insensible et présente comme la musique du ciel en marche ; que le plus humble voyageur pût errer d'un pays, d'un continent à l'autre, sans formalités vexatoires, sans dangers, sûr partout d'un minimum de légalité et de culture" (p. 390). Il définit là un espace de liberté qui est à la fois en harmonie avec le cosmopolitisme stoïcien^[25] et ce que l'auteur espérait que fût le monde moderne à partir des années cinquante. Dans ses rêves, Hadrien a du mal à s'en tenir au cadre fixé : évoquant la progression de la notion de cité, qui fut la formule politique de la Grèce classique, à celle d'État, que réalise l'Empire romain, il désire une extension maximale, retrouvant l'assimilation romaine de l'Empire à l'œkoumène et, plus profondément encore, saisi par la tentation de l'absolu : "J'aurais voulu que l'État s'élargît encore, devînt ordre du monde, ordre des choses" (p. 371). De même, un peu plus haut, à l'occasion du retour au calme après la révolte d'une grande partie de l'Est de l'Empire pendant les derniers mois de

[24] A. MICHEL, *La philosophie politique à Rome d'Auguste à Marc Aurèle*, Paris, A. Colin, 1969, p. 115.

[25] Selon PLUTARQUE, *La Fortune d'Alexandre*, 329A-B, "La République, tant admirée, de Zénon, fondateur de l'École stoïcienne, tend en somme vers un seul but : à ce que nous ne vivions plus séparés en cités ou en communautés régies par des lois différentes, à ce que nous considérions l'humanité tout entière comme une seule communauté politique, à ce qu'il n'y ait plus qu'un mode de vie, qu'un ordre unique, comme d'un grand troupeau vivant sur le même pâturage." Traduction de Chr. FROIDEFOND, Les Belles Lettres.

Trajan, il a fait part de son aspiration à une paix qui ne fût pas seulement celle des armes : "Mais l'ordre dans les rues ne me suffisait qu'à moitié ; je voulais, s'il se pouvait, le restaurer dans les esprits, ou plutôt l'y faire régner pour la première fois" (p. 360). Dérive totalitaire ? Non : il s'agit d'amener des communautés aussi différentes que celles des Grecs et des Juifs d'Alexandrie à s'accepter, de propager les notions d'humanité et de tolérance.

Pline le Jeune dans son *Panegyrique de Trajan*, 80, 4, disait au prédécesseur d'Hadrien à propos de Jupiter : "désormais libre et dispensé de cette partie, il ne s'occupe plus que du ciel, depuis qu'il t'a donné à nous pour remplir son rôle à l'égard du genre humain tout entier"^[26] ; l'empereur, en effet, passait à l'époque pour le délégué de Jupiter sur terre, les *Discours sur la royauté* de Dion de Pruse en témoignent aussi. Dans *Mémoires d'Hadrien*, le prince se considère de même comme partie intégrante de l'intelligence ordonnatrice de l'univers : "Si Jupiter est le cerveau du monde, l'homme chargé d'organiser et de modérer les affaires humaines peut raisonnablement se considérer comme une part de ce cerveau qui préside à tout" (p. 399).

L'établissement du temple gigantesque de Vénus et de Rome dans la Ville même donne l'occasion à Marguerite Yourcenar de faire exprimer à Hadrien sa conception universaliste de l'Empire : "La puissance romaine prenait ainsi ce caractère cosmique et sacré, cette forme pacifique et tutélaire que j'ambitionnais de lui donner" (p. 415). On sait en effet que "Vénus ne préside pas seulement à l'amour humain, c'est elle qui dispense la fécondité à tous les êtres, la fertilité à toutes les terres ; c'est elle qui entretient la vie dans l'univers et qui procure à l'homme, avec la prospérité matérielle, le bonheur et le succès"^[27]. On voit encore une fois combien Hadrien tout en refusant d'étendre le cadre géographique de l'Empire l'élargit symboliquement à l'univers entier.

L'universalité serait incomplète si elle n'était doublée de l'éternité. L'Hadrien yourcenarien dans *Tellus stabilita et Saeculum aureum* aspire ainsi à relier Rome au passé et au futur, à lui assurer un destin illimité dans le temps, confiant dans l'avenir de la civilisation puisque

[26] Traduction de M. DURRY, *Les Belles Lettres* : "qua nunc parte liber solutusque tantum caelo uacat, postquam te dedit, qui erga omne hominum genus uice sua fungeris."

[27] J. BEAUJEU, *op. cit.*, p. 140.

Rome tout aussi bien incarne la civilisation. Par ses constructions et reconstructions à travers tout l'Empire, Hadrien a le sentiment d'être au cœur du temps, relais entre le passé et le futur : "Ces murs que j'étais sont encore chauds du contact de corps disparus ; des mains qui n'existent pas encore caresseront ces fûts de colonnes" (p. 385). De la même façon, par une administration intelligente, il veut donner à Rome les chances optimales de survie. Mais il va plus loin : dans la période solaire de son existence, il est convaincu de la pérennité de Rome. Méditant dans la nuit romaine après les cérémonies de dédicace du Panthéon et du temple de Vénus et de Rome, il évalue le destin de la Ville depuis "[l]a conflagration de Troie" qu'il imagine sous les feux de la fête présente comme il anticipe les "embrasements de l'avenir" : "Ces millions de vies passées, présentes et futures, ces édifices récents nés d'édifices anciens et suivis eux-mêmes d'édifices à naître, me semblaient se succéder dans le temps comme des vagues ; par hasard, c'était à mes pieds cette nuit-là que ces grandes houles venaient se briser" (p. 418). Il a confiance dans l'éternité de Rome, une cité qui a connu bien des métamorphoses depuis sa fondation et prendra encore bien des formes : "toute création humaine qui prétend à l'éternité doit s'adapter au rythme changeant des grands objets naturels, s'accorder au temps des astres" (p. 371). Rome n'est plus seulement une ville, fût-elle la Ville éternelle, mais une idée qui doit durer autant que l'humanité, celle-même de civilisation : "Elle échapperait à son corps de pierre ; elle se composerait du mot d'État, du mot de citoyenneté, du mot de république, une plus sûre immortalité. [...] Elle ne périrait qu'avec la dernière cité des hommes" (p. 371-372).

Telle est la valeur profonde qui est donnée dans *Mémoires d'Hadrien* à l'intérêt que le souverain du IInd siècle manifeste pour la notion d'éternité de Rome dans l'édification du temple de Vénus et de Rome, dans l'émission de monnaies mettant l'accent sur le thème du renouvellement des temps^[28] ou dans la célébration du *Natalis Vrbis*^[29].

[28] Par exemple, monnaies ROMA AETERNA (H. MATTINGLY, *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, III, Londres, 1976 (1^e éd. : 1936), n° 700-703, 707-708), ROMVLO CONDITORI (*ibid.*, n° 709-714), SAEC AVR (*ibid.*, n° 312) ; R. ÉTIENNE, "Aeternitas Augusti. Aeternitas Imperii", *Les grandes figures religieuses*, Paris, 1986, p. 445-454 ; F. GURY, "Aïôn juvénile et l'anneau zodiacal : l'apparition du motif", *MEFRA*, 96, 1984-1, p. 7-28.

[29] J.-P. MARTIN, *Providentia deorum. Aspects religieux du pouvoir romain*, Paris, Rome, 1982, p. 281-282.